This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V3.N3.1753

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NANINE,

OU

L'HOMME SANS PREJUGÉ,

COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

Digitized by Google

M DCC LIII.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la Campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, Parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, Mere du Comte.

NANINE, fille élevée à la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, Païſan du voiſinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, &

MARIN, Domeſtiques.

La Scéne eſt dans le Château du Comte d'Olban.

Digitized by Google

NA-

NANINE,

OU

LE PREJUGÉ VAINCU

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf,
Vous étes libre & depuis deux ans veuf.

Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
Et nos procès dont l'embarras extrême,
Etoit si triste & si peu fait pour nous,
Sont enterrés ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui ; tout procès m'est fort insuportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui! vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons ensemble,
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monsieur,
Je parle bien, & c'est avec douleur,
Et je sai trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah! . . .

Digitized by Google

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerr
Que mon mari vous faisoit pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un Hymen dicté par notre choix ;
Votre promesse à ma foi vous engage,
Vous différez, & qui differe, outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mere.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon.

LE COMTE.

Je la respecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux,
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? Vous !
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite en un mot qui m'offense,
Qui me souleve & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte

 Quoi !

Digitized by Google

Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas.
Dissimuler n'est pas mon caractere,
J'étois à vous, vous aviez sû me plaire,
Et j'espérois avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever,
Gouter en paix dans cet heureux azile
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois:
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans;
L'autre n'est plein que de fleches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebuttent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succeder les dégoûts à l'ardeur;
Voila les traits que vous prenez vous-même,
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez;
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades;
Qu'ai je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.

Digitized by Google

N'en

N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux, la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi! non.
J'en ai sans doute, & pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me reconcilier;
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tirannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats;
Qui sent le joug, le porte avec murmure,
L'amour tiran est un Dieu que j'abjure:
Je veux aimer, & ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot, & pour moi je préfére
Laideur affable, à beauté rude & fiere.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne en lâche complaisante
De vos amours la honte extravagante;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur,

Digitized by Google

Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur.

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort; un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mere,
Daigna tirer du ſein de la miſere;
Vous rougiſſez?

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimois, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierois ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable?

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment,
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte où vos ſens ſont plongés,
…er l'honneur!

Digitized by Google

LE

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire :
L'éclat vous plait, vous mettez la grandeur
Dans des blazons, je la veux dans le cœur ;
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentil-homme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,
Seroit chez vous pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur avec honneur reçû.

LE COMTE.

Le vertueux auroit la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plait, à ſon rang.

LE COMTE.

Etre honnête homme, eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigeroit un plus haut caractere.

LE COMTE.

Il eſt trés haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

Digitized by Google

LE COMTE.

Non. Mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage,
Je me conforme à ses ordres génans
Pour mes habits, non pour mes sentimens,
Il faut être homme, & d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts & sa pensée ;
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blamer :
Quoi, de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison, c'est ma mode & mon guide ;
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voila parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand, soyez l'heureux rival
Du magister & du greffier fiscal,
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juste ciel, que faut-il que je fasse !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUe veux-tu, toi ?

Digitized by Google

BLAISE.

C'est votre Jardinier
Qui vient, Monsieur, humblement suplier
Votre Grandeur.

LE COMTE.

Ma Grandeur! Eh bien, Blaise.
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrois me marier . . .

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plait fort,
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie,
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui. Ma foi c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine;

BLAISE.

Mais, c'est . . .

LE COMTE.

Eh bien . . .

BLAISE.

C'est la belle Nani-

Digitized by Google

LE COMTE.

Nanine !

LA BARONNE.

Ah, bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais . . . Non,
Pas tout à fait, elle m'a fait entendre,
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre,
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce Maître charmant ;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisoit ce bouquet, & sa vûe
Etoit troublée, elle étoit toute émûe,

Toute

Digitized by Google

Toute réveuſe ; avec un certain air,
Un air, la, qui ! peſte l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaiſe, va-t'en . . . Quoi, j'aurois sû lui plaire.

BLAISE.

ça, n'allez pas trainaſſer notre affaire.

LE COMTE.

Hem ! . . .

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là,
Entre mes mains bientôt profitera ;
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur eſt trop plein. Je me retire . . .
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine, & comment donc ! par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pû me ravir ſa tendreſſe !
Nanine ! ô Ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh s'y fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus, Pierre Blaise mon pere
M'a bien laissé trois bons journaux de terre,
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serois aise,
Mon pauvre enfant si je peux te servir;
Tous deux ce soir je voudrois vous unir,
Je lui payerai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chere personne,
Que de plaisir! est-il possible?

LA BARONNE.

Hélas!
ins, ami, de ne réussir pas.

Google

BLAI-

BLAISE.

Ah par pitié, réussissez Madame;

LA BARONNE.

Va. Plût au Ciel qu'elle devint ta femme.
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE seule.

VIt-on jamais une telle avanture!
Peut-on sentir une plus vive injure?
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier!

(*à un Laquais.*)

Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'éxamine.
Où pouroit-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour,
N'a point encor osé se mettre au jour;
J'ai vû qu'Olban se respecte avec elle.

Ah!

Digitized by Google

Ah ! c'eſt encore une douleur nouvelle ?
J'éſpererois s'il ſe reſpectoit moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah la voici, je me ſens au ſupplice ;
Que la nature eſt pleine d'injuſtice ?
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eſt un affront fait à la qualité,
Approchez-vous, venez Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MAdame.

LA BARONNE.

Mais ! eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime . . . ah je ſuis à bout.
Poſsédons-nous . . . Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems, avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpéce.

NANINE.

Il eſt vrai, Je vous jure,

Digitized by Google

Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vétue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premieres,
De ces bontés qui me sont toujours cheres:
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée,
Sous cet habit je ne suis point changée:
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier!

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil?... Ah j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisois.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant;
L'auteur prétend que les hommes sont freres,
Nés tous égaux. Mais ce sont des chimeres,
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité!
Que l'on m'aporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail . . . Sortez.
Allez chercher mes gands . . . Laiſſez . . . Reſtez,
Avancez-vous . . . Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avois ce fond de vanité,
Si l'amour propre avoit gâté mon ame,
Je vous devrois ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit ?
Que je la haïs! quoi, belle, & de l'eſprit !
(avec dépit.)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés.

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime.

Digitized by Google

NA-

NANINE.

Moi!

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre Epoux,
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous.
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable,
Et vous devez bien m'en remercier.
C'eſt en un mot Blaiſe le Jardinier.

TAYLOR INS. OXFORD

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire!
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais . . .

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe,
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main!
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain,
Mais votre audace eſt trop prématurée,
Votre triomphe eſt de peu de durée;
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour,
Petite ingrate, objet de ma colere,
Vous avez donc l'inſolence de plaire,
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer

Dans le néant dont j'ai sû vous tirer:
Tu pleureras ton orgueil, ta folie,
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pout moi la plus chere;
Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même,
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible! & que viens-je d'ouïr!
Eſt-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE.

(*avec un emportement de tendreſſe.*)

Leve-toi.
Que je t'embraſſe, ô jour heureux pour moi.
Ma chere amie! eh bien je vais ſur l'heure,
Préparer tout pour choiſir ta demeure,
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non. C'eſt ma fille un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat, tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui. J'entrevois qu'il me ſeroit funeſte,
Qu'il faut le fuir . . .

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte,
Un bon couvent eſt un port aſſuré:
Monſieur le Comte, ah je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur, & dès ce moment même,
Je voudrois bien te faire le plaiſir

Digitized by Google

De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement,
Nous partirons d'ici ſecrettement;
Pour ton couvent à cinq heures ſonnantes,
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE ſeule.

Quelles douleurs cuiſantes?
Quel embarras! quel tourment! quel deſſein!
Quels ſentimens combattent dans mon ſein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître,
En le fuyant je l'offenſe peut-être.
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés,
M'attireroit trop de calamités;
Dans ſa maiſon mettroit un trouble horrible,
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer,
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée?
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée?
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé, de lui-même eſt confus.
Que devenir? de mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOla, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte,
Des ſiéges, vite.
(Il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.)
Aſséïons-nous ici.

NANINE.

Qui moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui. Je le veux ainſi,
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux ſemblent mouillés de lar-
Ah ! je le vois. Jalouſe de vos charmes, (mes.
Notre Baronne aura par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non, ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable,
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignois ſon dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine;
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflâmer;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincere,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice,
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice,
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés;
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu: Mais quoi! je vous ai vû,
Et je vous ai tous les jours entendu,
Vous avez trop rélevé ma naissance,
Je vous dois trop, c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas,
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

Digitized by Google

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée:
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve . . . Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort étoit trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille;
Ma mere arrive, elle vous voit en fille;
Et mon estime & sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenoit une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs . . . Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi? quel devoir? Ah! le votre est de plaire;
Il est rempli. Le nôtre ne l'est guere:
Il vous falloit plus d'aisance & d'éclat,
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable;

C'est un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah, Monseigneur! ah, mon Maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits, confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obscur,
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde
Et que ferois-je & que verrois-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous, obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien pardon. J'en agis comme un pere,
Un pere tendre à qui sa fille est chere;
Je n'ai point l'art d'embellir un présent,
Et je suis juste & ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal. Mais la nature

En

Digitized by Google

En récompenſe a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurois dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis ſans que je ſois ingratte;
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſitôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe,
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non. Jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure :
Vous gémissez . . . Quoi ! votre cœur murmure,
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret,
Mais il le faut . . . O Ciel ! c'en est donc fait.

Elle sort.

SCENE IX.

LE COMTE seul.

Elle pleuroit ; d'une femme orgueilleuse,
Depuis long-tems l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh . . .

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cent Louis d'or ; n'y manquez pas.
Puis vous irez chercher ses gens là bas ;
Ils attendront.

Digitized by Google

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne,
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'eſprit lourd: eh non!
C'eſt pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon!

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe:
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractere eſt fait pour plaire au ſage,
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état? . . . Elle eſt trop au-deſſus.
Fut-il plus bas, je l'en aimerois plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer? Oui, ſans doute;
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume . . . Eh bien, elle eſt cruelle;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaiſe! pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme. Il l'aime. Il a raiſon.
Elle fera dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul & les deſirs du monde.

Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois,
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN seul.

AH! cette nuit est une année entiere;
Que le sommeil est loin de ma paupiere!
Tout dort ici, Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien. Vainement je veux lire.
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-tems?
Germon, Marin.

MARIN *derriere le Théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vîte, il fait jour: le tems presse.
Arrivez donc.

Digitized by Google

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme:
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin;
Je veux avoir au plus tard pour demain
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & ſage;
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qu'ils ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Parts dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voila pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne,
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait;

Digitized by Google

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

QUoi! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur criera,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font des esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais . . . quel bruit entens-je dans ma cour?
C'est un carosse. Oui . . . mais . . . au point du jour
Qui peut venir? . . . C'est ma mere peut-être,
Germon . . .

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carosse.

LE COMTE.

Eh qui? Par quel hazard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point. L'on part.

Digitized by Google

LE COMTE.

Comment on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir.

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle. Elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce Couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire!
Pour leur parler je suis trop en colere;
N'importe: allons. Quand je devrois.... mais non,
On verroit trop toute ma passion;
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête,
Répondez-moi d'elle sur votre tête:

Digitized by Google

Amenez-moi Nanine. (*Germon sort.*)
Ah juste ciel ?
On l'enlevoit. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & sans me déclarer,
Sans allarmer sa timide innocence !
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BElle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez vous de grace ;
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs sentimens
Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eû l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prétoient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame.

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le Couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce seroit-vous ! qu'entens-je ! ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.
. . . Elle vouloit, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ! à qui donc ?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avoient trop élevée ;
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous ? vous punir ? ah Nanine ! & de quoi ?

Digitized by Google

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais, mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle hélas!
Un tort bien grand . . . qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur hélas la plus amere,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon si je vous ai déplû.
Mais permettez qu'au fonds d'une retraite,
J'aille cacher ma douleur inquiette;
M'entretenir en secret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi j'en sai un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,

Digitized by Google

Jeu-

Jeune, honnête homme, il est fort à son aise;
Je vous réponds qu'il a des sentimens;
Son caractere est loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le Couvent?

NANINE.

. . . Non Monsieur . . .
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire;
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un Jardinier, un Monarque du monde,
Qui pour époux s'offriroit à mes vœux,
Egalement me déplairoient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien Nanine;
Connaissez donc celui qu'on vous destine:
Vous l'estimez; il est sous votre loi,
Il vous adore, & cet époux . . . c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah parlez-moi: disposez de ma vie,
Ah reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu!

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

Digitized by Google

NANINE.

Quoi vous m'aimez ... ah gardez-vous de croire,
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas;
Un tel hymen est toujours trop funeste,
Le goût se passe, & le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos ayeux ....
Hélas sur moi ne jettez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage,
Il en seroit indigne désormais,
S'il acceptoit le plus grand des bienfaits,
Oui, je vous dois des refus, oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme:
Quoi! tout à l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fut-ce un prince.

NANINE.

Oui sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurois-je fui;
Craindrois-je tant, si vous êtiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

Digitized by Google

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez.

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.

LE COMTE.

Tout est prévû.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez.

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt & tout est ordonné.

NANINE.

Quoi malgré moi votre amour obstiné.

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente,
Va tout presser pour cette heure charmante;

Digitized by Google

Un seul instant je quitte vos attraits ;
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais ;
Adieu, Nanine, adieu vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE seul.

CIel est-ce un rêve ! & puis-je croire encore,
Que je parvienne au comble du bonheur !
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plait & me frappe:
A mes regards tant de grandeurs échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avois tant craint d'aimer ; que j'aime,
Lui qui m'éleve au-dessus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrois . . . non, je ne peux plus le fuir,
Non, mon état ne sauroit se comprendre.
Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui,
Dans ma faiblesse il m'envoye un appui.
Peut-ètre même . . . Allons, il faut écrire,
Il faut . . . par où commencer, & que dire ?
Quelle surprise ? écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la Baronne ;

En

Digitized by Google

En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais. Elle écrit fans me voir feulement,

NANINE *écrivant toujours.*

Blaife, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eft féc vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble,
Toute ma Lettre eft pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'efprit! & que n'en ai-je autant!
ça, je difois.

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impofe
Par fon maintien: devant elle-je n'ofe
M'expliquer... la... tout comme je voudrois;
Je fuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaife, il faut me rendre un grand fervice.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juftice
De me fier à ta difcrétion,

Digitized by Google

A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire,
Pour vous ſervir, vîte, point de miſtere.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin.

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrois-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette Lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent.

NANINE.

Donne auſſi ce paquet,
Monte à cheval pour avoir plutôt fait;
Parts, & ſois sûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

's pour vous au fin fond de la France.

Phi-

Digitized by Google

Philippe Hombert eſt un heureux manant,
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette !

NANINE.

Elle eſt très-avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée ;
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu,
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Vas, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

BLAISE.

D'Où diable vient cet argent ! quel meſſage !
Il nous auroit aidés dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(Il met l'argent, & le paquet dans ſa poche : il rencontre la Baronne & la heurte.)

Digitized by Google

LA

LA BARONNE.

Eh, le butor ! . . . arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le Comte est-il bien en colere ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mistere.
Peste ! . . .

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderoit.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourroit
Avoir écrit, te charger d'un message ?
Donne, ou je romps soudain ton mariage.
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

Digitized by Google

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu :
(Elle décachete la lettre.)
Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier:
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE ſeule.

Liſons. „Ma joie & ma tendreſſe
„Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
„Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
„Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre,
„Entre vos bras je ne puis me jetter!
„Je vous conjure au moins de vouloir prendre
„Ces deux paquets; daignez les accepter.
„Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie
„Et dont il eſt permis de s'éblouir;
„Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
„Au ſeul mortel que mon cœur doit cherir.
Ouais. Voila donc le ſtile de Nanine!
Comme élle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!

Digitized by Google

En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant,
Vous avez feint d'aller dans un couvent,
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert? Fort bien friponne,
J'en ſuis charmée, & le perfide amour.
Du Comte Olban méritoit bien ce tour.
Je m'en doutois, que le cœur de Nanine
Etoit plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VEnez, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert votre rival.

LE COMTE.

Ah! quels diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

ıs vos efforts ne ſont plus de ſaiſon,

Digitized by Google

Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire,
Vous connaîtrez les mœurs, le caractere
Du digne objet qui vous a ſubjugué.
(Tandis que le Comte lit.)
Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile . . .
Eh bien, Monſieur, que penſez-vous du ſtile?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritoit bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû? Je demeure ſtupide:
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent,
Il eſt prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOici dans l'avenue
Madame Olban.

Digitized by Google

LA

LA BARONNE.

La vieile eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mere, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opere.

GERMON *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plait-il?

GERMON *haut.*

Madame votre mere,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais . . . elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Nanine.

Digitized by Google

GERMON.

Non, je n'aurois pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez ou je vous chasse.

GERMON.

Allons. *Il sort.*

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus,
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie.
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends,
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut.

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous sçavez bien . . . que j'attendois ma mere.

LA BARONNE.

Elle est ici.

Digitized by Google

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mere.*

MAdame, j'aurois dû.
à part. *à sa mere.*
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zêle, ma tendresse...
(*à part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avoit dit en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée,
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée,
Mais ce mal-là,

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

ça, je voudrois ici vous parler seule.
(*faisant une petite révérence à la Baronne.*)
Bon jour, Madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom. La vieille bégueule

TAYLOR INS. OXFORD

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire. *Elle sort.*

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE *parlant fort vîte & d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altiere, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard.
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde;
D'y plus souper désormais Dieu m'en garde.
Bavarde, moi! je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre-nous, tant de bien:
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputoit la moitié de la terre.
J'ai sû cela de feu votre grand pere:
Il disoit vrai; c'étoit un homme lui.
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
...s, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,

Digitized by Google

Par-

Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du tems passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on creve, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des bénets. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *relisant le billet.*

Qui l'auroit crû ? ce trait me désespere.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

VOici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Eh! voici le papier,
Qu'elle devoit, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne . . . fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse! . . . . Infidelle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa Baronne, & l'amour le domine.

Digitized by Google

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monſieur, elle a déja repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chaſſe,
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ; je n'entends point cela :
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rapellez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine :
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantoit tout le monde céans.
Notre Barone ici la prit pour elle,
Et je prédis dès lors que cette belle
Seroit fort mal, & j'ai très bien prédit :

Mais

Digitized by Google

Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête,
Chasser Nanine c'est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent!

GERMON.

Ah! j'oubliois de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante
Qu'il ne sauroit communiquer qu'à vous,
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi,
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi:
Chasser Nanine, & faire un mariage
Qui me déplait! non, vous n'êtes pas sage.
Allez, trois mois ne seront pas passés,
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille avanture
Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure.
Sa femme étoit aigre comme verjus,
Mais entre-nous, la votre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimerent,
Deux mois après tous deux se séparerent.
Madame alla vivre avec un galant
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et Monsieur prit une franche coquette,

Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires :
Enfin, Monsieur & Madame en deux ans,
A l'hôpital allérent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire
Bien plus tragique, & difficile à croire.
C'étoit.

LE COMTE.

Ma mere, il faut aller dîner.
Venez . . . O Ciel! ai-je pû soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouventable.
Allons, je vais la raconter à table,
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du Second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, vêtue en païsanne, GERMON.

GERMON.

NOus pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il est tems de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais & dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi, du matin au soir!
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles:
Certes, mon maître est bien mal avisé;
Notre Baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, & vous fait cet outrage:
Jamais Monsieur n'auroit eu ce courage.

Digitized by Google

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui,
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui.
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pû s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands ; mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma premiere vie ;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublierai . . . rien . . . que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterois pour vous cette demeure.
J'irois partout avec vous m'établir ;
Mais Monſieur Blaiſe a ſû nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre :
Chacun voudroit l'imiter & vous ſuivre.

Digitized by Google

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah! Germon,
Je suis chassée... & par qui?...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!... Ah! partons de ce lieu,
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

Elle sort.

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien.
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

Digitized by Google

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnoit-il la main ?

GERMON.

Qui ? quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine ;
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin
Où la Baronne alloit dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure :
Ces cent louis la feront recevoir.
Va ; . . . garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'est un présent de ma mere ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

Il fait quelques pas.

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vûe.

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle étoit abattue?
Elle pleuroit?

GERMON.

Elle faisoit bien mieux,
Ses pleurs couloient à peine de ses yeux:
Elle vouloit ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses sentimens? As-tu remarqué?...

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi!

GERMON.

Eh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés;
Qu'elle oubliera tout, hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va ! . . mais surtout gardes qu'elle revienne;
Germon ! (*Germon sort.*)

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot, qu'il te souvienne
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venoit suivre ses pas,
De le chasser de la belle maniere.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étriviere:
Comptez sur moi; je sers fidelement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.
(*Il fait un pas & revient.*)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutois qu'elle avoit quelque amant,

Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être ;
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE ſeul.

Hélas ! il a raiſon,
Il prononçoit ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis, la Baronne eſt ma femme ;
Il le faut bien, le ſort en eſt jetté,
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable :
Notre Baronne a l'humeur peu traitable,
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi,
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or ça, mon fils, vous épouſez Madame ;

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme,
Elle eſt ma bru ?

LE

LE COMTE.

Si vous le trouvez bon.

LA BARONNE.

J'aurois, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh, ma mere pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, & moi je la marie;
Je fais la nôce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur Fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le pere
Eut à Corbeil cette plaisante affaire:
De cet enfant je ne peux me passer;
C'est un bijou que je veux enchasser.
Je vais la marier . . . Adieu.

LE COMTE.

Ma mere,
Ne soyez pas contre nous en colere;
Laissez Nanine aller dans un couvent,
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez nous, Madame, une famille
Ne doit point charger de telle fille.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

;omment! quoi donc!

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais.

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

:ien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
,uroit-elle eu quelque tendre folie?
'ela se peut, car elle est si jolie:
; m'y connais: on tente, on est tenté,
.e cœur a bien de la fragilité.
,es filles sont toujours un peu coquettes,
.e mal n'est pas si grand que vous le faites.
a, contez-moi, sans nul déguisement,
'out ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

loi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
l'avoir au fond quelque goût pour Nanine:
t vous pourriez . . .

Digitized by Google

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN en bottes.

MARIN.

Enfin, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands, j'ai bien fait mon meſſage,
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux.
Six beaux chevaux, & vous ſerez contente
De la berline; elle eſt bonne, brillante,
Tous les paneaux par Martin ſont vernis;
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis,
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... Oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE *à part.*

Oui . . . Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carosse,
Et sera prêt le soir pour votre nôce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revû le Notaire
Tout prêt d'ici griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a trainé bien long-tems.

LA MARQUISE *à part.*

Ah! je voudrois qu'il trainât quarante ans.

MARIN.

Dans ce sallon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard qui gémit & qui pleure:
Depuis long-tems il voudroit vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands

De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux;
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure,
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſperent jamais: (*à Marin*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais. (*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mere, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au Payſan.*

APprochez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, écoutez-moi de grace:
Je ſuis . . . Je tombe à vos pieds que j'embraſſe,
Je viens vous rendre.

LE COMTE.

Ami, relevez-vous,
. veux point qu'on me parle à genoux;

D'un

D'un tel orgueil je suis trop incapable,
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlai-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi?

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le pere de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voila ce que j'ai craint,
Voila le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison. Mais il trompe, & Nanine
N'est point sa fille, elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mere,
J'allai servir, forcé par la misere,
Ne voulant pas dans mon funeste état
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,

Lui défendant de me nommer son pere.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? Pour moi je considere
Les bons soldats, on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce mêtier, s'il vous plait, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable;
J'estime plus un vertueux soldat
Qui, de son sang, sert son prince & l'état,
Qu'un important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

ça, vous avez vû beaucoup de combats,
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jetté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

elle idée!

Digitized by Google

LE PAYSAN *à la Baronne.*

Hélas : Madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille,
Je méritois peut-être une autre fille.

LA MARQUISE

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivoit bien traitée & chérie :
Heureux alors, & bénissant le Ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune age
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame,
Je vois fort bien que ces cent Louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eu sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,

Digitized by Google

Et j'en mourrois de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre,
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas!
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis toute attendrie?

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge? Eſt-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN *il tire la bourſe & le paquet.*

Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés,
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'eſt votre Jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendreſſe!

Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu!

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mistere!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon pere?

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer
J'ai fait un crime, il le faut réparer:
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
Hola! courez. (*Il va lui-même à un de ses gens.*)

LA BARONNE.

Et quel empressement?

LE COMTE.

Vîte un carosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice;
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies
Que l'on prendroit pour de franches folies.

Mais dans le fonds c'eſt un cœur généreux ;
Il eſt né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, ſi bienfaiſante,
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air ſombre, embarraſsé, rêveur,
Quel ſentiment étrange eſt dans ſon cœur?
Voyez, Monſieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la ſatisfaire
Par des préſens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche?

LA BARONNE.

De mes ſoupçons évitez les éclats.
Vous héſitez ?

LE COMTE *après un ſilence.*

Non, je n'héſite pas.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous le devez à tous les deux je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler, ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine, & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne,
Tout est à vous, jouissez-en sans peine :
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendois à ton manque de foi :
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix,
Je t'abandonne à ton indigne choix. *Elle sort.*

SCE-

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NOn, il n'eſt point indigne; non, Madame,
Un fol amoùr n'aveugla point mon ame.
Tant de vertus qu'il faut récompenſer
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite, & voila ſa nobleſſe.
La mienne à moi c'eſt d'en payer le prix;
C'eſt pour des cœurs par eux-même annoblis
Et diſtingués par ce grand caractere
Qu'il faut paſſer ſur la regle ordinaire;
Et leur naiſſance avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mere.*

SOn ſeul aſpect devroit vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

brasse-moi cent fois, ma chere enfant.
eſt vêtue un peu meſquinement:

Mais

Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage.

NANINE *courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.*

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon pere !

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! Ah, Monſieur,
Vous réparez quarante ans de malheur !

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, pût de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore,
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : Auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas crû que vous puiſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus ſûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéïr à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance . . .

NANINE *à ſon pere.*

Il eſt bien ſûr de mon obéïſſance.

Digitized by Google

LE COMTE.

J'ose-y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vûe aux genoux de ma mere,
Je vous ai vûe embrasser votre pere;
Ce qui vous reste en des momens si doux....
C'est.., à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à sa mere.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort; non, je ne puis comprendre
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ma mere il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages:
Nous avons vû les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien:
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût & par juſtice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas:
Oppoſez-vous à ſa flâme ... à la mienne,
Voila de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer:
Ah! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon pere:
Puis-je jamais vous appeller ma mere?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime,
Il eſt unique ..., auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéïs donc à votre ordre; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe ...;
Mais ſans tirer jamais à conſequence.

F I N.

Digitized by Google

TAYLOR INST...
UNI...
25 JUN 1975
...
- 74/34291
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google